



# PETITES GÂTERIES

*L'entarteur littéraire*

## UNE MINE D'ORWELL À PROSPECTER

Pour l'auteur de *1984*, avant guerre, le racisme colonial engliche et le nazisme, c'était du kif.

Les tapées de fervents d'Orwell avaient bougrement déchanté lors de la parution en français chez deux éditeurs fiables (Ivréa - L'Encyclopédie des nuisances) des quatre volumes ventrus de ses *Essais, articles et lettres*. On n'y retrouvait pas vraiment la lucidité critique poignardante et volontiers provocatrice de l'auteur de *La Catalogne libre\**. On sait maintenant pourquoi. Effrayé par les prises de position radicales de son jupon, sa veuve Sonia, responsable de la sélection des textes traduits, leur avait coupé les noix. Knip, knip ! C'est ainsi qu'Orwell n'y comparait plus le racisme colonial british avec le nazisme ordinaire (« Hitler représente le prolongement et la perpétuation de nos propres méthodes ») et qu'il n'y incitait plus ses compatriotes en lutte contre le III<sup>e</sup> Reich à d'abord bouter hors d'Angleterre leurs dirigeants à eux, à commencer par l'ignoble Churchill.

Sortent ces jours-ci chez Agone, embouchons nos bugles, les vrais de vrais *Écrits politiques (1928-1949)* d'un George Orwell non castré démissionnant, ado, en Birmanie, le vomi aux lèvres, de son poste d'officier de police de l'Empire britannique. Se lumpenprolétarisant quelque temps parmi les vagabonds et les petits délinquants de Paris et de Londres pour bien décrire leur mouise. Choquant les Finkielkraut de



l'époque en faisant fête aux « bons mauvais livres » (à savoir les livres mal torchés littérairement au contenu chouettelement subversif). Et se fâchant tout rouge et noir, de retour de la

guerre d'Espagne avec un trou de balle dans le cou, contre la sordide gauche plan-plan décriant dans les médias les anti-franquistes (et les antistalinien) anars et poumistes risquant leur peau sur le front pour « la liberté libre » (Rimbaud).

On peut lire aussi dans la même foulée en sirotant de la Guinness (ou de l'irish coffee) la nouvelle édition de la très bâlèze bio de Bernard Crick *George Orwell* (Flammarion), aussi nutritive que celle de Francis Lacassin sur Jack London (Bourgeois). Et *À ma guise* (Agone), un recueil de mordicantes chroniques fricassées par Orwell entre 1943 et 1947 pour l'hebdo *Tribune*, dans lequel le pamphlétaire accuse notamment la plupart de ses collègues journalistes d'être des « chiens de cirque exécutant leurs sauts périlleux sans même avoir besoin du fouet de leurs dresseurs ». Et *La Politique selon Orwell* de John Newsinger (Agone encore), une étude pointilleuse et captivante en diable sur les conceptions du socialisme révolutionnaire que l'écrivain a successivement défendues en prenant soin de n'être jamais ambigu. S'il fut, par exemple, l'une des toutes premières plumes de la nébuleuse rebelle-communiste à oser dénoncer « le collectivisme oligarchique » soviétique, c'est en continuant à appeler de ses vœux « un large soulèvement populaire venu d'en bas ».

L'on recommandera de surcroît, outre le fameux *Orwell ou l'horreur de la politique* (Plon) du cher Simon Leys, trois essais incisifs éclairants : 1. *Orwell éducateur* de Jean-Claude Michéa (Climats), dont l'objectif est d'implacablement « démonter l'imaginaire capitaliste » comme Orwell et Debord ont pu le faire. 2. *De la décence ordinaire* de Bruce Bégout (Allia) où l'on expose comment, selon Orwell, la vie triviale des gens simples est à même de devenir un puissant levier insurrectionnel. 3. *George Orwell, de la guerre civile espagnole à 1984* de Louis Gill (Lux, diff. Nouveau Monde) qui, avec la même belle rigueur féroce, dissèque les divers types de totalitarisme : le facho, le stal, le technolibéral.

Noël Godin

\* Rebaptisé par Gérard Lebovici, en 1982, Hommage à la Catalogne.